

# CORTÈGE

REVUE D'HÉRÉSIES

N° 2



COUVERTURE : MUTTI  
2025 - ÉDITIONS CONTRE-SORT



CORTÈGE N°2 est dédié à T. et N. –  
deux amis proches de la rédaction, décédés  
lors de la confection de ce numéro.

# CORTÈGE

## revue d'hérésies

*[à se passer en douce]*

INTRODUCTION	4	LA RÉDACTION
LA MISÈRE ET LA NUIT	6	NOÉMIE KOCH
FOUDROIEMENTS ET EFFONDREMENTS	16	PHILIPPE MINOT
SALLE RÉVEIL / SALE RÉVEIL	23	YVE BRESSANDE
QUAND JE REGARDAIS LES NUAGES...	29	MARIE-ANNE SCHNERB
LETTRE OUVERTE (REPRISE)	42	F.L.P.D
L'AIR PÈSE DE TOUT SON POIDS	45	BENJAMIN MILAZZO
DIX LEÇONS POUR UN ABRI	48	CATALINA RAÍZ
D'ABORD LA FIN	59	SIHEM BENMINA
BERLINGOT	64	THOMAS BENES
S'INVISIBILISER	67	SAMIR ÉLIAS
RUBIS DIT	71	MARIANNE & RUBIS
KOULI, KOULI, KOULI BENTI	75	CHEMS BAKKALI
QUATRE TEXTES	80	SACHA ZAMKA
Y'A PAS MALDONNE	85	LA RÉDACTION



# INTRODUCTION

Dans le premier numéro de CORTÈGE, il n'y avait ni manifeste, ni ligne éditoriale sinon le terme de cortège même, en tout ce qu'il peut contenir. La ligne éditoriale s'écrivant d'elle-même, d'une contribution à l'autre.



Pour ce second numéro, beaucoup ont saisi cette ligne naturelle et l'ont continué *doing their thing*, comme on disait dans les années soixante, c'est-à-dire en faisant leur truc. Nous pensons avoir réussi cet étrange pari, ce numéro pouvant se lire comme un triptyque : du désœuvrement actif à la guerre commune, en passant par la tentative acharnée d'habiter les choses, de saisir leurs vertiges et d'appuyer les mystères.

Alors, bonne lecture et n'hésitez pas : faites comme les caresses, les doigts s'imbriquant dans une faille après l'autre.

LA RÉDACTION

I



NOÉMIE KOCH



LA MISÈRE  
ET LA NUIT

La ville pue. Moi, poupée.  
L'homme. Frappée. La came, peut-être.  
Ils ont frôlé mes reins, salé mon ventre ;  
(il, venu chasser les chiens, chassa la nuit.)

*réveil*



Doutes et blancs sous les néons ;  
je pisse contre un gant sous l'égout.

Relent immonde.

La nuit éteint mon mot,  
et ce qu'il reste de lumière coule en crachat  
et crachat giclé trop tard  
deviendra cendre contre les dents.

*lumière, parole et  
destruction*



Un vent redouble d'effort, tourne et  
se cogne contre les ruines.  
Rien n'y fait, hélas.

Je me lève, raide, mâchant des gestes et des râles.  
Un vent — redouble d'effort,  
tourne et se cogne contre les ruines,  
s'agitant, ne trouvant de sortie nulle part.

*départ du corps*

★

Pas d'éclair dans la bouche,  
les mots éteints  
traversant le champ — du dehors.

Se coller les veines à la crasse,  
sur la peau, dans la boîte où cogne le vent.  
sur la peau, sous *les* peaux ouvertes  
par le sexe transmis des chiens.

*pourrir vivant*

★

(Tant de morsures grondent ces silences-là, encore.)

Rêve la fraîcheur,  
Rêve d'eau qui s'écoule entre les doigts.  
Mais le collant à mes genoux,  
le collant fendu à mes genoux, ce qui coule et le gant.

Le même vent qui plaque un sac plastique contre mes jambes.

Tout se replie et me cogne.

*Tout* se replie et cogne.

Petite histoire à se conter sous la douche.

À en prier l'orage,

*le temps que tes vices soient comptés, belle cité de ruines !*

Tel est mon joli « fragment de corps et de nuit ».

Après, que faire ?

On ne sait plus vraiment.

On ne sait que plus que faire,

On ne sait plus que penser.

Qui croit porter le monde quand le monde tombe ?

*angoisse ~~sociale~~  
existentielle*



Tout se replie et me cogne.

J'avais trois ans peut-être et mon corps  
tâtonnait encore la densité des choses.

Petits jouets sur le parvis. La nuit ne  
connaissait de moi que mon rire, et, parfois, les  
gouttes de pluie tombaient de là-haut sur ma  
tête.

J'avais trois ans peut-être, et la ville ne  
s'immisçait en moi que dans la faim ; non, je ne  
m'en souviens pas.

Le temps n'était pas plus beau mais j'avais un  
toit, et le matelas couché au sol n'accueillait  
que moi.

*souvenirs*



*barraque alsacienne  
et toit fuyant*



Quelques années plus tard, je me rappelle  
le frisson de mes petits pieds sur  
l'asphalte mouillé. J'y ai marché, chanté  
— à peine deux heures. « Bonsoir, vieux  
poteau électrique, voilà mon chant, je te  
le confie. » Je portais une robe rose,  
j'avais une sensation coton tout du long,  
une pastille à la menthe glissée dans ma  
ballerine, et à six mille kilomètres,  
Lehman Brothers s'effondrait — aucun  
des frères ne me connaissait, je crois.

*fugue involontaire,  
forêt de Haguenau ?*





Tel est mon joli « fragment de corps et de nuit ».

*« Oh keep the Dog far hence, that's friend to men,  
« Or with his nails he'll dig it up again!*

On ne pardonne rien.  
La rue. Cent plaies et deux carcasses  
ne se pardonnent pas.

*assise sur un bout de  
trottoir*

Les portes se ferment  
et scellent le moindre. Je ne peux même pas.  
Dire le mot.

*le visage entre mes  
mains, les fesses  
mouillées*

Il n'y a nulle fuite possible  
dans l'amoncellement du vide.  
Aucune pierre où se cacher.  
Aucune pierre assez fendue pour m'y cacher.  
Aucune ruine offerte ?



- Hé, dépêche-toi, le vent va tout emporter !
- Quoi? Je suis déjà trempé, laisse-moi finir !
- T’as vu le sac plastique ? Il la suit comme un chien, chui mort.
- Arrête de parler, je n’entends rien avec cette pluie !
- Et la lumière ? T’as payé pour ça ?
- Non... c’est pas ma faute si elle clignote !
- Regarde tes mains ! Sales, sales !
- Ça brûle pas toi ?
- Faut pas toucher, ça fait mal...
- Regarde ! Y’a ton truc ! Tu le perds encore !

*dialogues parasites*



- Tu crois qu'elle comprend ce qu'on dit ?
- Elle écoute, mais ça lui passe au travers.
- Qu'est-ce qu'on fout de ça ?
- Rien, on le regarde tomber.
- Et elle, là, elle pleure encore ?
- Oui... .
- Bon, on rentre ?
- Non, pas encore, faut que je sente la pluie sur mon corps.
- Elle va finir par se lever, tu verras.
- Ou par tomber.
- Qu'importe...Qu'importe...

*dialogues parasites*



Je le concède, la solitude est oracle et vérité.  
Cette histoire se conte à en prier l'orage. La  
misère et la nuit ne réclament qu'un témoin.  
Petite histoire à conter ne se ferme pas mais  
progresses et s'enfonce. Ceux qui croient la  
tenir se perdent déjà.

*fin et retour*



PHILIPPE MINOT

**FOUDROIEMENTS  
ET EFFONDREMENTS**



Le monde s'effondre  
en des torsions d'effroi  
là ce sont bombes  
explosions  
et débris et gravas  
là vents en tourbillons  
toujours racines fastigiées à l'imploration  
là cascades et éboulements  
De boue l'œil s'inonde  
aux sanies de la désolation

Et rien ne viendra du présent des semailles

Dans l'écoulement des jours  
plutôt l'effritement  
dans la cendre  
le vouloir ensablé  
les corps désagrégés  
aux grisailles des murailles  
gagnent les ombres en poudre  
du nombre des fantômes

monde dont s'émondent  
les fruits gâtés qui dégorgent  
dans des bruits d'orage

la pluie qui inonde  
vents débarbouillant les yeux  
les cieux émondés

gaste épileptique  
harmonie banie du fief  
en décrépitude

fanions de l'usage  
les déchets vrillent et cinglent  
au vent des décharges

retrait des argiles  
au sol d'agiles fissures  
la vie s'étrécit

feux et incendies  
bras armes bruits et débris  
le fruit des combats

Sémélé

ton oeil dévoyé

et tes pas derniers

aux degrés d'or

aveuglés d'éclairs

Ces clairs escaliers dévalés

Foudroyé

ton corps éventré

au bas des marches gravies

Ce trépas gravide

d'une extase qui ne vient pas

ni ne passe



Résiste  
 le peu qu'il reste  
 Des décombres des cendres  
 aux cités foudroyées  
 Héron cendré zigzaguant à son nid  
 rare haruspice d'augure faste  
 L'antienne du bal ancien  
 La balancelle baillant au ciel  
 Un rien de jeu dans les contraintes  
 remords regrets  
 rejets contraires  
 Quelques cartes de maldonne tôt gachées  
 L'esthétique à coup de trique  
 Un plâtre de poulbots enlacés au chevet des nuits  
 Une Velléda dans l'odeur fade des résédas  
 aux vèpres du jardin affraîchi  
 Quelques Velléda rouge ou vert au caniveau du tableau  
 où traînaient craies et poudres  
 Ces poutres qui travaillent  
 des souvenirs qu'on se refuse à croire  
 Quelques ombres surgies des années  
 des bouquets de fleurs fanées  
 les prénoms d'amours flânées  
 Ce soleil noir d'œil hagard  
 des essoufflements  
 Sémélé ton foudre  
 la bière des passés  
 Sémélé ton foutre  
 le feutre d'un tapé  
 où s'encastre le crâne  
 le feutré de nos espoirs  
 Ci le récit du glacis  
 Si peu qu'il reste  
 Résiste

Le temps est au grondement au tonnerre aux éclairs  
Le temps est au démembrement  
à la tornade  
à la laceration

À la pluie de roquettes

Le temps est au blessé au mort  
Le temps est à l'otage  
aux mains menottées

À la balle dans la tête

Nul désormais accoudé à la fenêtre  
calme cigarette humant  
écoutant l'oiseau chanter

Au vasistas béant  
balacent quelques câbles cisailés  
Et vole éventé un lambeau de rideau  
ou de peau

C'est dans la cave qu'on fume  
les doigts encore crispés sur la peur et la rage  
La main tremble toujours  
de déchirure  
écrasée de fatal

seul le débris  
fume encore

aux oliveraies  
nulle cigale à crisser  
sur ces corps sciés

ruines obombrées  
au chaos gris des décombres  
cendres là de l'homme

chaos incendié  
pénombré de cendres mortes  
l'orphelin fiévreux

décombres grisés  
au chaos d'ombres brisées  
consumé à l'aître

parmi les dépouilles  
sentir encore la rose  
du matin déclose

YVE BRESSANDE

SALLE RÉVEIL /  
SALE RÉVEIL

[POÈME ÉPHIPHANESQUE]

Ribambelle de mots énigmatiques  
 des mots d'ombres anesthésiques sique zague  
 Thiopental / Propofol / Étomidate / Kétamine /  
 Halothane / Isoflurane /  
 Desflurane / Sévoflurane / Etceterane.  
 molécules bulles goutte à goutte  
 de veines en veines déveine  
 Clou de girofle / Cocaïne / Curare / Mortfine /  
 Mélatonine / Papaver somniferum  
 des mots des mots sommes des mots addictifs  
 des mots troubles de lucidité claire voyance  
 discernement  
 Paracetamol / Tramadol / Codéine / Ibuprofène  
 analgésiques antalgiques nostalgique  
 ils dansent la gigue  
 le mot ment le mauvais mot ment  
 la solution solution à 10% injection perfusion  
 avalement dissolution  
 brume flottement enivrement  
 vacillement vertigement  
 qui tire le tapis savonne la planche  
 n'y plus rien comprendre entendre voix de gare  
 âge de raison déraison hésitation  
 quel est ton nom Hypnos / Morphée / Somnus  
 les yeux se voilent l'esprit s'égare  
 lèvres molles goutte au nez ailleurs en fuite  
 assourdissant silence blanc sur la ligne  
 pêche miracul [?]  
 friture parasites neige brouillage brouillard  
 la poésie elle est où dans tout ça  
 chausser ses lunettes prendre une loupe  
 un microscope un stéthoscope un stroboscope  
 un kaléidoscope  
 clamer déclamer proférer chanter chuchoter  
 sachant que ailleurs toujours mieux ailleurs

c'est où ailleurs  
 plus tard toujours plus tard c'est où plus tard  
 chuuuuut Fais dodo Colas mon p'tit chuuuuut  
 le dire au vent au vide aux sourds aux cons  
 aux consciences maladives  
 sauver le mort sauver un mot  
 mon nom le jour fatidique mon heure venue  
 « Répétez dit le maître ! »  
 pas péter le dimanche à la grand messe  
 répétez après-midi à la procession  
 répétition répétition c'est poétic hallucination somnambulic  
 ça sert pas à grand chose ça n'amuse plus les enfants  
 en quenouille delirium ça change rien  
 face à un marchand d'arquebuses  
 face à un marchand de sommeil  
 face à un drone à un missile de croisière  
 à un président à vie élu à nonante neuf pour sang impur  
 à une multinationale toxichimique  
 agrodéforestière surpêcheriefindustrielle  
 à un fin fond d'investissement d'ensevelissement  
 pin-pon pin-pon pin-pon  
 ça dérape impasse & manque turbulences tête dans le cul  
 mieux vaut veau t'il dormir dormir dormir  
 se laisser bouffer par les lions  
 ça ne fera qu'engraisser les lions  
 foutre le camp sur une île déserte  
 ça ne fera qu'engraisser les requins  
 se suicider s'immoler se défenestrer s'euthanasier  
 les morts ont toujours le tort d'être mort  
 sacrifice ne change rien ne résout rien  
 ne résossolutionne rien  
 mort ne fera rien changer  
 pourquoi vouloir changer  
 pourquoi vouloir changer le cours des choses  
 pourquoi vouloir changer le cours des fleuves

pourquoi vouloir changer le cours de la bourse  
 belle ou moche histoire    un loup    un chien  
 il était une fois  
 pour se sentir un peu moins rien  
 rien face à la multitude  
 rien face aux temps  
 rien face à rien    nada    néant  
 jamais à la bonne adresse    N P A I  
 la flèche rate sa cible  
 la seringue passe à travers    sang volé  
 le vers s'émorragise    s'émorragite  
 s'auto-persuader que ne rien dire    ne rien faire    serait pire  
 suggestion    résurrection    érection pour  
 les générations futures  
 les enfants qu'on a pas eu  
 les scorpions qui rigolent  
 les bactéries qui s'en foutent  
 y aller poitrine découverte    sans peur    sans peur du ridicule  
 crier    éructer    s'égosiller    y croire    quand même y croire  
 se dire que dans mille ans  
 se dire que demain matin  
 se dire qu'aujourd'hui  
 se dire que là maintenant tout de suite  
 ça ira    « Ah ça ira ça ira ! »    ça dira  
 jusqu'à épuisement  
 jusqu'à épuisement des forces  
 jusqu'à épuisement des mots  
 jusqu'à épuisement des temps  
 résister à la tentation    à la fuite    de la mémoire  
 apprendre par cœur    en chœur    réciter    en boucle  
 de mémoire    de langues vives    de vives voix  
 délivrer les rêves  
 délivrer un peu de sens  
 délivrer les girouettes du vent  
 délivrer les langues pendues

les réanimer   bouche à bouche   de bouches en bouches  
tourner les langues   mille septante-sept fois  
sept mille sept cent septante-sept fois  
se réveiller en fanfare   inspiré  
souffler   inspirer   expirer   reprendre son  
détacher les mots   ar-ti-cu-ler  
poésie source   médicalemente   guérissante  
*bis repetita placent*  
instinct de vie   instinct de survie   instinct de sur vivre  
ouvrir   bouger   rallumer   regarder  
Où [?]   blanc partout   silhouettes fantômes  
musique des anges   bip'  
patience   attente   la prochaine marée   haute ou basse  
re fer mer les é cou tilles  
...



CORTÈGE N°2

II



MARIE-ANNE SCHNERB

QUAND JE  
REGARDAIS L'AIR,  
LES NUAGES  
PRENAIENT DES  
VISAGES  
D'ERMITES

SUIVI DE :

CINQ VISIONS D'ISAÏE  
VITRE

« Quand je regardais en l'air, les visages prenaient des visages  
d'ermite. »<sup>1</sup>

Une statue de Bouddha est assise sur le comptoir – si on regarde de près il a  
de la terre sous ses pieds

– une montagne noire est un gouffre –

Mode d'emploi

– prenez une poignée de feuilles de thé chinois ou japonais – coréen à la  
rigueur mais seulement s'il a lu Confucius – faire bouillir de l'eau claire – la  
verser dans une théière en fer ou en fonte – y jeter le thé – le boire – chaque  
gorgée raconte une histoire – écouter les histoires – les oublier une fois que la  
théière est vide

Les trains qui traversent des ponts la nuit sont comme des fantômes  
Je n'aime pas voyager en bus mais j'aime leur parler en secret –

Le chien me comprend mais – il ne veut pas me répondre

J'ai chez moi une – petite figurine en cuivre dorée le matin je la mets dans ma  
poche et son poids – me rassure quand il fait trop chaud je la glisse dans ma  
bouche et je la suce – c'est comme boire de l'eau

Mon grand-père adorait le corned-beef – ça lui rappelait la guerre un jour  
j'en ai mangé et ça ne m'a pas plu un jour j'en ai mangé j'avais – Faim et  
c'était le meilleur repas du monde

J'ai écrit avec de l'encre noire sur du papier blanc et quand je n'ai plus eu de  
papier j'ai écrit avec de l'encre noire sur mes bras blancs – je ne sais pas ce que  
je ferai quand je n'aurai plus d'encre – Je ne sais pas ce que je ferai quand je  
n'aurai plus de bras

Le courant d'air pendant la nuit

Un appel à partir –

L'ami qui vous écrit une lettre  
Un appel à partir

– L'herbe est plus verte ailleurs  
Un appel à partir

Le bruit de la pluie sur les rails  
– un appel à partir –

Avoir le cœur comme une cloche d'église  
Ne pas aller à l'église – toujours aimer l'odeur de l'encens

Rue vide  
– autour les boutiques ont l'air fausses comme des jouets en plastique –  
Derrière un homme a chanté une chanson très ancienne dans une langue très  
ancienne je ne l'ai pas comprise  
Je pense que c'était une chanson d'amour – toutes les chansons sont des  
chansons d'amour

Les mots les plus importants sont – Soleil – Lune – Hamburger – Montagne –  
Eau – Poésie – Arbre – Chaussures – Main – Œil – Planètes – Chat

Les mots les moins importants sont – Tous Les Autres

Je n'achète jamais de vin je préfère boire une cannette de coca

Parfois il faut savoir rentrer  
Parfois – rentrer ne veut plus rien dire

Je n'ai jamais eu de transe peut-être parce que c'est la pièce qui tourne – et pas  
moi

Un matin un ami a écrit un haïku avec des pierres  
Le soir le vent l'avait appris par cœur – depuis il le récite souvent

Ne pas faire l'amour aussi intensément qu'on fait l'amour – l'acte de ne pas faire  
est aussi bon que l'acte de faire

Chez moi c'est – le lit d'une rivière  
Ailleurs – c'est mon œil qui regarde

Parfois quand je respire j'ai peur d'aspirer le ciel ensuite je me souviens que c'est  
le ciel qui m'aspire

Je marche sur les pas de – Bouddha je me lave aux mêmes sources je m'endors  
sous les mêmes arbres

Bouddha a marché sur tous les chemins de la terre il s'est lavé à toutes les sources  
il a dormi sous tous les arbres –

Moi je ne souffre que mes  
– douleurs – et je ne pleure que mes larmes Bouddha a pleuré mes propres  
pleurs et son âme a embrassé toutes les âmes

La terre est un grand – monastère la route c'est le cloître la boîte crânienne c'est  
la chapelle Le corps c'est la cellule – avec un lit un lavabo et une armoire

Ce vieillard dans un carton – c'est  
Bouddha  
Ce vieillard qui marche pied-nus c'est  
Bouddha

Ce vieillard qui boit à la fontaine c'est  
– un ange qui porte mon visage  
Et  
– l'eau de la fontaine porte mon visage – Et  
Je porte le visage du vieillard et –  
Dans ma poche je porte la parole de Bouddha  
Et  
Dans ma poche je porte le – pied de Dieu  
Et  
Il a de la terre sous  
le talon

<sup>1</sup>Les clochards célestes, Jack Kerouac (traduction de Marc Saporta)

# CINQ VISIONS D'ISAÏE

## CHANT DU SERVITEUR

Je suis assis au sommet de la montagne  
La montagne a quatre têtes  
La montagne a deux corps  
La montagne gronde sous moi  
Elle remue  
Sous mes cuisses la montagne remue  
La montagne est une jument  
Je connais son nom et elle connaît le mien  
Parfois je lui chante une chanson pour passer le temps  
Mais elle ne m'écoute pas  
Elle ne répond jamais  
La montagne se cabre sous moi  
Ses têtes se tournent  
À droite  
À gauche  
En haut  
En bas  
Devant  
Derrière  
Les yeux de la montagne sont blancs et aveugles  
Ils roulent comme des pierres  
Font des bruits de torrent  
Ils pleurent des cataractes  
Les yeux de la montagne sont blancs et aveugles  
Sauf un  
Qui se niche dans le creux de ma main  
Et par lui je vois  
Je vois à droite à gauche en haut en bas devant derrière  
Hier et demain  
Je suis assis au sommet de la montagne qui remue sous moi  
Sous mes jambes  
Et je regarde

## CHANT SUR LA VILLE DÉTRUITE

Les gens qui marchent sont des fourmis  
Si on les écrase  
Ils meurent  
Si on y met le feu  
Ils meurent  
Si on les enfume  
Ils ne savent plus où aller  
Si on détruit leur maison  
Ils ne savent plus où aller  
Les gens qui marchent sont des fourmis  
Les gens qui ne marchent pas sont des fourmis  
Les gens qui dorment sont des fourmis  
Mais aussi  
Les gens qui pleurent  
Les gens qui rient  
Les gens qui font l'amour  
Les gens qui courent pour fuir quelque chose  
Les gens qui courent pour le plaisir de courir  
Les gens qui portent des enfants dans les bras  
Les gens qui mettent des petits chiens dans des poussettes  
Et tous les autres  
Si on ne les tue pas ils vivent leur vie de fourmi  
Ils se concentrent sur toutes les petites activités de leur vie de fourmi  
Ils se concentrent en attendant l'arrivée de l'exterminateur Parce qu'on leur a dit que  
l'exterminateur viendrait Mais quand ?  
On ne sait pas  
On ne connaît ni le jour ni l'heure  
Certains y croient  
D'autres ni croit pas  
Pas vraiment  
Ça dépend des jours  
Parfois oui  
Parfois non

Parfois ça leur serre le cœur jusqu'à leur faire mal  
Et quand je dis « ça » je veux dire « la peur »  
Parfois la peur leur fait mal  
Parfois ils ne la sentent presque pas  
Des jours avec et des jours sans  
Des jours avec la peur et des jours sans la peur  
Elle va et vient dans le cœur des fourmis  
Et dans celui des gens  
Elle s'installe dans leur cœur quand ils sont encore jeunes  
Quand ils sont tout petits  
Et elle grandit avec eux  
D'un côté et de l'autre  
Accompagnant les gens qui marchent  
Il y a l'ombre et la peur

\*\*\*

#### VOCATION D'UN PROPHÈTE

Mes chaussettes sont trempées  
Et vertes  
Le terme exact serait plutôt  
Kaki  
C'est ça elles sont kaki  
Elles sont surtout trempées  
Le tissu mouillé emballe mes pieds mouillés  
Ce n'est pas une sensation très agréable

Quand je suis couché et que je regarde devant moi  
Je ne vois que mes chaussettes  
Et dessous je devine mes pieds

Depuis que j'ai été foudroyé  
Par dieu  
Par la parole de dieu  
Par la foudre  
Depuis que j'ai été assommé  
Par un mec bourré dans un bar



Par une grosse pierre décrochée de la montagne  
Je suis souvent couché  
Je suis couché dans une flaque  
Je ne sèche jamais  
La flaque ne sèche jamais  
À cette altitude l'eau ne s'évapore pas  
Elle gèle  
Ou bien elle reste de l'eau  
Et moi je reste dans l'eau  
Et moi je suis mouillé  
Trem pé comme une soupe  
(C'était une expression de mon père)  
Il disait aussi « être frais comme un gardon »  
Le gardon est un poisson d'eau douce  
Il est reconnaissable à sa nageoire caudale rougeâtre  
Et à son œil rougeâtre  
Et à son épiderme pluristratifié  
Je sais ce que veut dire rougeâtre  
Je ne sais pas ce que veut dire pluristratifié  
Je ne pense pas que je saurai reconnaître un gardon

\*\*\*

#### LE RETOUR DES DISPERSÉS

Souvent je parle et personne ne m'écoute  
Parfois je crie et je chante  
Parfois même, je mime  
Pour que les gens comprennent bien ce que je veux dire  
Pour que mes prophéties soient claires  
Pour que mes messages soient limpides

Au lieu de reprendre dieu mot pour mot  
(Parce qu'il faut l'avouer, la plupart du temps on ne comprend rien)  
Je paraphrase  
J'explique  
Je suis pédagogue et didactique

Et pourtant personne ne m'écoute  
Alors au bout d'un moment, je me tais  
Je préfère me taire que de me vexer  
Les messages d'En-Haut arrivent  
Ils sont nombreux et toujours urgents  
Mais je ne dis plus rien  
Je fais de la rétention  
Ma bouche est scellée  
Alors En-Bas, il y en a qui s'inquiète  
Ils montent jusqu'au sommet de ma montagne  
Ils me posent des questions  
Quel est le sens de la vie ?  
Y a-t-il quelque chose après la mort ?  
Qu'est-ce que le bien ?  
Pourquoi le mal ?  
Et autant de questions idiotes pour lesquelles je n'ai, de toute façon, pas de réponse

Il n'y a que quand je me tais qu'on m'écoute  
C'est drôle ?  
Moi, ça ne me fait pas rire

Pendant mes moments de silence je regarde Ézéchiél  
Il est assis sur la montagne d'en face  
Il a des disciples qui l'écoutent  
Et qui lui apportent des panier-repas  
Je ne suis pas jaloux, je constate  
Et puis je décide de me taire pour toujours

En général, c'est à ce moment-là qu'arrive un ange de dieu  
Il tient un tison ardent au bout d'une pince argentée  
Il me l'applique sur les lèvres et s'en va  
Il ne dit jamais bonjour  
Quand la brûlure s'arrête, mes lèvres se remettent à remuer  
Malgré moi  
À ce moment-là les gens qui étaient montés redescendent  
Et plus personne ne m'écoute

## HYMNE D’ACTION DE GRÂCE

### Prologue :

Deux hommes masqués chantent dans une langue qui n’existe pas. Ils s’accompagnent de tambours. Si le public n’est pas divertí, il les hue et les deux hommes doivent quitter la scène. Sinon, le public se tait et tout se déroule comme prévu.

### Acte 1 :

Cinq hommes et cinq femmes miment dix morts différentes. Les agonies doivent être longues et presque insoutenables. Une onzième personne entre et agit comme un chien au milieu des cadavres. Le public peut choisir de lancer divers objets sur lui pour l’écarter. Il peut également choisir de ne rien faire et d’observer.

### Entracte :

Il est interdit de quitter la salle et le silence doit régner durant tout l’entracte. Le public peut aider les techniciens à débarrasser les corps. Il est normal et même encouragé de voler les effets personnels des morts.

### Acte 2 :

Un acteur revêtu de draps blancs et jouant de la cithare interprète la chanson de la Vie. Les dix cadavres ressuscités reviennent sur scène pour chanter et danser avec lui.

### Final :

Le public, revitalisé, se joint à la danse et au chant. Les festivités peuvent durer entre quarante cinq minutes et une semaine.

## VITRE

le soir, une fenêtre s'ouvre sur le mur de ma chambre

je ne peux pas passer au travers

je ne peux que regarder

la vitre est toujours un peu embuée

je colle mon œil et je regarde

chaque soir elle montre un nouveau lieu

une personne nouvelle

derrière la fenêtre – ce soir – il y a une ville

c'est une ville tout en verre où personne n'a jamais habité

une ville qui a poussé toute seule

comme parfois les champignons poussent au pied d'un arbre après la pluie  
c'est une ville qui a poussé après la pluie

peut-être dans une flaque d'eau

ou peut-être pas

il y a une femme qui marche

pour elle, le jour n'a pas encore baissé

pour elle, c'est encore la fin de l'après-midi

et elle marche au hasard

je lui fais signe mais elle ne me voit pas

elle ne peut pas me voir

elle a marché longtemps sans savoir qu'elle marchait

et puis tout à coup elle était dans la ville

et puis tout à coup quelque chose a parlé dans son oreille

quelque chose a parlé fort dans son oreille

et puis tout à coup quelque chose a dit

« va-t'en »

quelque chose ou quelqu'un  
ou personne ou rien du tout

peut-être qu'elle se l'est dit à elle-même mais qu'elle n'a pas reconnu sa voix  
ça arrive

c'est difficile de reconnaître sa propre voix  
ou son propre visage  
parfois on se regarde dans un miroir, dans le reflet d'une vitre et c'est le visage d'un autre  
ou son visage à soi mais bizarrement tordu  
comme reconstitué

les parois en verre des maisons en verre sont des miroirs pour la voix  
des miroirs du son

ils étouffent

frappent

déforment

mordent

mangent

mastiquent

mastiquent très bien

et puis recrachent  
et la voix recrachée n'est plus tout à fait sa voix à elle  
en tout cas c'est ce qu'elle se dit  
elle se demande depuis quand elle ne se reconnaît plus  
et la voix répond  
« depuis toujours »  
ce qui n'est pas tout à fait vrai  
mais pas tout à fait faux la réponse se trouve entre les deux  
c'est-à-dire au carrefour

celui avec un petit rond-point en cristal qui tinte quand on s'approche trop  
c'est là

elle marche dans une grande rue vide  
elle marche et son pas ne fait pas de bruit  
elle dit son nom à voix haute mais son nom ne fait pas de bruit  
elle frappe sur les murs en verre  
elle frappe sur sa poitrine  
mais les murs ne font pas de bruit  
et sa poitrine non plus  
elle se demande quelle heure il est  
mais la voix ne dit rien  
alors elle écoute

il n'y a qu'un seul bruit

c'est le bruit d'une goutte qui tombe et qui tombe et qui tombe

un robinet qui fuit  
si on approche son oreille très près de la goutte on peut l'entendre chuchoter  
mais les chuchotements ne veulent rien dire

la nuit commence à tomber sur la ville  
et le poids de la nuit fait éclater les maisons  
la nuit est la chose la plus lourde du monde

la nuit commence à tomber sur la ville  
alors la femme s'en va  
elle n'a pas été touché par un seul éclat de verre

:: FRONT DE LIBÉRATION  
DES PRINCESSES EN DÉTRESSE ::

# LETTRE OUVERTE DU F.L.P.D

[REPRISE]

\*

*La première sensation qui suit celle d'être au monde est celle  
d'être tremblé. Les jambes, leurs os  
faits buses d'air et de fluide.*

\*

Il ne s'agit pas ici de naissance, encore qu'il se puisse que  
nous soyons — plus ou moins —  
disloqués d'entrée,

car si nous avons perdu tout sens de réalité corporelle, ce  
n'est pas de son fait, mais de celui d'un ensemble de  
choses montées.

\*

Nous ne sommes pas au monde, et la prise de corps ne  
tient qu'à nous ; et c'est par cela même qu'il peut être  
traversé. La réappropriation du corps ne passe-t-elle pas  
par la descente dans son fond, pour s'y loger et trouver  
l'assise vitale au tremblé ?

Si d'aucuns disent qu'il faut se dresser, puis :: désert  
l'Enfer, je tiens qu'il faut abaisser, forcer l'enfoncement  
de “Dieu”.

\*

Nous parlons depuis un non-lieu. Depuis la séparation  
des corps. Nous ne sommes pas ce que nous prétendons.  
Nous refusons tout rôle assigné par déplacement  
stratégique.



Il ne s'agit pas d'écrire sur, mais de faire advenir, par le  
ressassement, par

l'étranglement de la langue dans le dire.

petit goulot.    *ressasse ton amant, son tout brut, qu'enfin l'on*

*saisisse un peu ce qui te monte en dedans,  
non ?*

« désarmer le lecteur à chaque mot »

syllabes à demi-chantées  
souvenirs des terres salines

l'angoisse de l'attente originelle

butant dans la neige

BENJAMIN MILAZZO

L'AIR PÈSE DE  
TOUT SON POIDS



Je levai les yeux jusqu'à croire, le menton levé, que je pourrais voir mieux et défier l'air.

Au-dessus d'un des deux rideaux de roches,  
le ciel faisait descendre une couleur  
toute pleine d'intensité.

L'air pèse de tout son poids.

Contre les falaises aux millions d'années  
je respirais avec la sensation  
de prendre au rebond  
une fracture du temps  
et l'inscrire dans une infime fêlure  
visible sans trop d'effort  
sur cette roche rouge aux rares marbrures grises.

Le rouge grenat s'accroche  
au ciel d'ecchymose.

L'air pèse de tout son poids.

Le vent glisse sur le torrent  
et le bruit du courant de l'eau forme un balais épais et froid.

Je me sens avalé, balayé tout entier  
dans le ventre géologique,  
digéré par le courant anesthésiant  
sous le ciel qui plombe les mesures  
d'un vent déchiré d'intensité.

Du sang dégouline des parois devant moi,  
une matière visqueuse rendue à la rivière  
dans le creux du sublime.  
Cet instrument m'apprend malgré moi  
à accorder mon corps aux pressions du vent  
qui se prolongent en un grondement.

L'air pèse de tout son poids.

Il souffle à travers moi,  
il me transperce,  
il m'étouffe d'un sublime fracas,  
il fait de moi ce qu'il commande  
à chaque pierre inerte polie et froide,  
il fait de moi un morceau détaché  
des parois du temps,  
asséché et inondé,  
déchu des majestueuses roches.

CATALINA RAÍZ

DIX  
LEÇONS  
POUR  
UN ABRI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR  
NATHAN J. BELTRÀN

## I.

Je suis une autre forme de la  
mère et tisserande et je tisse mon  
amant à la fuite · si je le fais lin puis  
chevreau et porc enfin, sachez ceci : il  
ne sera plus le sourire et la larme dans  
vos bouches.

Ô Beauté Ô Brume dans la geôle et  
toute chose nue : viens viens reprends  
l'amant à leurs bouches, ô mère des  
vivants ô toi · des femmes rient et  
prient loin et viennent à toi, elles  
prient qu'il s'épuise, qu'un ange ne  
creuse plus la vase et tamponne nos  
pleurs encore.

« Nous sommes de la Brume mais la  
Brume s'étire dans la geôle et nous  
oint. »

## II.

L'abri naît d'un nous dense et refusant qu'Elle ne soit là que dans l'extase et l'ailleurs · chaque matin, dressant nos chairs, qu'Elle y passe, se remémorant un à un le visage des gardiens, la joie vraie du crachat, gouttes aplaties contre les chaînes de la matière et du temps.

S'organiser, penser chaque jour à sortir du cycle dévastateur et des banquets immondes.

### III.

Chaque jour, se faire feu de veille, à  
fredonner danser sans cause crachant  
sur la prise de nos élans, maintenant  
nos gestes et clameurs libres et de vie.

Chaque jour, recommencer : frotter  
le corps au corps, lâchant mille sons  
et humeurs réclamant, haute et nue,  
*le droit à la candeur, à la dague par la  
rose*, jouant coulant de sueur et de  
brousse ; exigeant le droit, défiant ce  
désuni du monde, de n'être pas là  
mais · arrêtés gueulant chantant sur  
la colline, y semant le feu, réclamant  
le droit le droit le droit · *à la rose par  
la dague*.

Chaque jour, tenir bon,  
reprendre.



#### IV.

· Le feu, la brousse, le souffle  
des corps · je veux tenir l'abri,  
comprendre la geôle · en explorer la  
limite et l'éclat. Je t'exile avec moi et  
dans cet exil tu deviens refuge.

J'ai trouvé refuge en ton exil et te  
lègue le mien, que tu t'y prélasses. Je  
te baise avec mes mots et te câline à  
m'en perdre.

L'exil engendre sa propre  
sagesse, obstiné à vouloir construire  
l'abri dans un geste.

## V.

Un abri se déploie dans la multitude,  
tu le répands ci et là · mille abris  
naissent et meurent et renaissent  
ailleurs, prolifération dans les rues,  
dans les corps et les nuits.

Nous l'appellerons Bohème.

## VI.

Je ressens une fente de la geôle, la  
peau brûle et s'ouvre · je ramasse mes  
images, brume et fleurs, et les range  
dans une boîte. J'avance, vacillante, et  
ta chair se creuse · un ventre m'offre  
passage. « Alors tu vois, haletante ? »  
— j'avance suintant de mon exil au  
tien. L'abri m'emporte · éclat, faille ;  
brume et lumière.

## VII.

Brume, fleurs, baies roulent de mes  
doigts et je les glisse dans ton ventre,  
boîte ardente. Nous levons la voix  
dans la nuit · psalmodie, cris, rires.  
Nos poitrines battant battant  
ensemble olé tambours contre la  
geôle. Nous hurlons nos noms, les  
perdant aussitôt « nous ne sommes  
plus qu'un éclat commun, un  
tumulte de rires et de sueur, un  
millet de peau frottée jusqu'à  
l'ivresse. »

## VIII.

La Beauté passe dans ma peau, picote  
dans ma brousse et mes eaux. Je la  
passe à toi, nos corps l'entrepassent,  
rampant des cuisses aux pouces,  
suintant d'un millet de peau à l'autre,  
on sent qu'on la garde en soi, tu la  
couche je la couche sur nos chairs, je  
le pousse dans mes gestes, et mes pas,  
pris dans le vent plus tard.

« Elle éclaire ma paume ô mes lèvres  
et mes yeux · me voilà feu de veille  
encore. »

## IX.

Jupe en papier kraft, marchant  
dans la rue · immondes élans vendus ;  
étouffement des cris et la main qui  
prend · la guerre silencieuse des  
corps. « Elle a traversé ma peau et  
mes os, l'isolant moins. »

Faire un pas plus droit,  
garder l'amant et la Beauté, qu'ils  
accompagnent dans ça qui heurte et  
nous empoigne.

## X.

Intégrer chaque leçon mais ne plus les lire ; faire d'elles un peu de Beauté qui passe en vous, et qui persiste et persiste encore.

Elles sont une autre forme de la mère et tisserande, et vous *tissent à la fuite*.

SIHEM BENMINA  
D'ABORD LA FIN



d'abord un regard plutôt noir mais dans la bonne lumière  
oui tout d'abord ton regard de l'autre côté de la pièce  
dans la lumière la lumière d'un soleil presque frais  
d'abord ton regard noir dans cette proximité de hasard  
ensuite l'énorme joint que tu tasses et mes cils  
interrogatifs et tes yeux rouges soudain braqués de mon  
côté d'abord aussi un apparent désintérêt oui une sorte  
de désintérêt mais c'est la lumière douce et fraîche qui  
avait raison à ce moment-là et non tes yeux noirs ni ton  
apparente indifférence c'est la lumière et mon envie de  
proximité mon envie de ce joint que je t'ai vu tasser puis  
quelques lattes discrètes ensemble à peine le temps de  
comprendre que tu ne parles pas français et moi je ne  
parle pas l'arabe mais mazlich le rire et le haschich  
suffisent parfois à faire dictionnaire ensuite nos deux  
corps séparés et les réminiscences de choses qui ne se  
sont pas encore passées mais que la chair peut sentir la  
chair peut rêver la chair peut trancher puis un incendie  
dans le ciel pourtant rempli de fantômes puis un rendez-  
vous oui une sorte de rendez-vous chez toi à cause du feu  
avivé par les caprices du vent puis l'espace entre nos deux  
peaux réduit brutalement si bien qu'aussitôt nous fuyons  
cette proximité nouvelle en nous jetant dans le vent puis  
une balade et l'intensité de l'enfance dans ta bouche une  
enfance qui comme celle de mon père a connu des jeux  
risqués des cache-caches dans les flaques de sang des  
course-poursuites sur les tirs et les cris des soldats qui  
entrent dans l'intimité des maisons l'enfance telle que je  
ne la connais pas et ces souvenirs racontés par ta bouche  
d'adulte sont encore trempés dans une féerie de même  
exactement comme ceux coincés entre les dents de mon  
père oui car les minots algériens et les minots  
palestiniens grandissent avec des souvenirs communs  
coincées entre les dents et pourtant c'est sur cette

question de l'intensité que tu insistes et non celle du bien et du mal ou celle du juste et du terrible mais bien l'intensité une intensité qui te suit aujourd'hui dans ta grande tranquillité nous avançons dans la tempête et ça fait rire les gamins fonsdées que nous sommes on rit de ça on rit du ciel on rit du sort on rit du rire de l'autre et nos rires cannabissés recouvrent toutes les ironies du mektoub juste le temps de quelques petites bourrasques de poumon le rire est là entre nous et pendant ce temps par-dessous la discussion nos corps qui luttent pour se rapprocher et contrevenir à toute raison toute décence toute pudeur puis assez soudainement un geste sur ma joue un geste comme un défi un geste décrétant simplement tant pis pour le reste oui tant pis pour l'autre tant pis pour nous qui goûterons probablement aux flammes de l'enfer et moi qui ne sais plus quoi faire de l'évidence étirée dans les quelques centimètres restant entre nos deux peaux moi qui en marchant place mes deux mains sur mon cœur au même endroit que lorsque je récite la fatiha car tout est là tout va vite et mon cœur fou ô maudits battements transperce ma poitrine puis dans mes prières ton nom est ajouté aux côtés des tiens que dieu les regarde que dieu les facilite que dieu favorise toujours ceux qui défendent leurs terres puis nous sortons des jeux d'enfants et marchons jusqu'à ma rue où nous nous disons adieu puis mon lit vide et la nuit fraîche comme la lumière autour de tes paupières rouges et noires puis l'insomnie car mon âme entière remontée trop haut sous ma peau puis les flashes de choses pas encore vécues mais que le corps construit petit à petit dans l'opacité de la nuit cette nuit hantée cette nuit comme une traversée où je revois la palestine sur le mur et l'algérie sur ta peau et moi devant le tableau où tout se mélange le sens et la matière le peuple qui s'est libéré et

celui qui bientôt goûtera à la même liberté insh'Allah oui j'entends à nouveau dire insh'Allah et à nouveau je souris dans l'obscurité de mon lit en pensant qu'Allah dans cette langue qui est la tienne et qui aurait dû être la mienne Allah est générique Allah est le plus grand Allah est là oui un dieu pour tous et puis c'est tout c'est plus facile comme ça voilà ce que je pense lors de ces heures habitées ces heures de dérive où mon âme s'est collée aux parois de mon corps comme un habit trempé de sueur pendant que ma tête cherche encore à ressusciter mes couleurs sur ta peau ton pays sur le mur et tes paupières noires brodées de lumière et je pense à notre adieu qui s'est déroulée comme ça prophétiquement sur du blanc et du vert dans le silence imposé par la certitude d'avoir pour commun l'héritage d'un saccage et enfin je repense à ce moment où l'on s'est quitté devant ces mots et chairs éparpillées dans la rue près de chez moi abandonnant à l'espace entre nous les espoirs fous et leur cortège de morts innommées

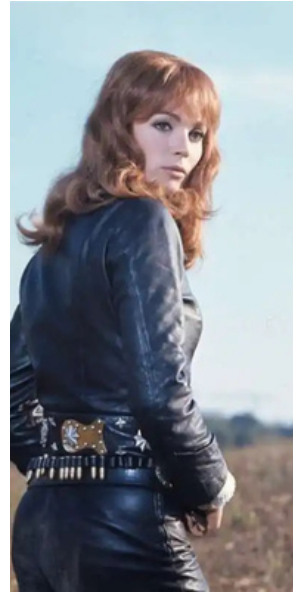
CORTÈGE N°2

III



## BELLE STARR : UN.E WESTERN

Belle Starr Story, sorti en 1968, est un western spaghetti italien réalisé par Lina Wertmüller, mais créditée sous le pseudonyme Nathan Wich. Et oui, Nathan Wich... parce qu'à l'époque, c'était une pratique courante dans le cinéma italien. Les producteurs aimaient les pseudonymes américains pour séduire le marché international, surtout les États-Unis, fadas de western spaghetti italiens mais pas vraiment enclins à faire confiance à un réalisateur qui ne soit pas américain, et encore moins à une réalisatrice... Un pseudo était aussi une manière de contourner certains préjugés et de protéger le film : dans les années 60, le genre du Western explose, avec sa violence ultra stylisée, ses clichés, ses saloons, ses duels aux pistolets dans la poussière jaune, et Wertmüller décide de placer une héroïne au centre de tout ça. C'est l'un des rares films du genre à le faire, alors autant limiter les préjugés en ne mentionnant pas que la réalisatrice est aussi une femme. Trop, c'est trop pour le public essentiellement masculin.



## BELLE STARR : UN.E WESTERN

Mais attention, le film ne se limite pas à cette « audace » narrative. Avant de passer à la réalisation, Wertmüller avait été assistante, pas sur n'importe quel film, mesdames et messieurs : Huit et demi de Federico Fellini, expérience formatrice, of course. Formatrice pour jongler avec le grotesque, le baroque, le rêve et la mémoire, pour mêler réalité et fantasme et faire éclater la narration afin d'explorer la psychologie des personnages. C'est ce que fait le film qui est structuré autour de nombreux flashbacks, qui cherchent à explorer la psychologie, les traumatismes de Belle, et à dévoiler ce qui motive sa vie d'hors-la-loi. C'est ambitieux et original pour un western spaghetti. Ça oscille entre portrait psychologique, hommage au western, expérimentation narrative et spectacle visuel. Ça crée forcément un rythme particulier, le spectateur passe du présent au passé, de l'action à l'introspection, parfois sans transition claire. Dans un film comme Huit et demi, ça passe, mais dans le grotesque de Belle Starr, cela désoriente souvent. Les flashbacks fréquents coupent la tension et déséquilibrent le rythme. C'est un peu maladroit, on adore.

La stylisation est partout. C'est beau, c'est du Berlingot. Elsa Martinelli, qui incarne Belle, est vraiment charismatique et très belle, même si son jeu, à l'image des autres interprètes, n'est pas l'atout du film (doux euphémisme). Sa tignasse rousse brûlante, sa combinaison en cuir, bref : tout pour transformer Belle en icône visuelle autant qu'en héroïne féministe (l'un n'empêche pas l'autre). Néanmoins, si le corps et les vêtements de Belle deviennent presque aussi importants que ses décisions ou ses motivations, je ne suis pas sûr qu'on puisse parler de male gaze ici, d'autant que comme nous l'avons déjà dit, il y a une réelle dimension féministe pour l'époque.



## BELLE STARR : UN.E WESTERN

Les scènes d'action souffrent des mêmes faiblesses que le reste du film, spectaculaires ou esthétiques, mais inégales ou maladroites. La fusillade au saloon, où Belle affronte seule plusieurs adversaires, typique du genre pour montrer la bravoure du personnage (ici avec l'agilité en plus), souffre d'un montage rapide et chaotique, d'angles instables et d'une coordination plutôt approximative des combats. Ses défauts ne sont donc pas différents de ceux des autres westerns de série B, il possède tous les clichés du genre mais, volontairement ou non, le contraste avec Belle les rend presque ironiques. C'est bien cela la force de ce nanard : l'insertion d'une figure féminine avec un passé et des expériences de vie de femme (tentative de mariage forcé, entre autres choses) au cœur de cet univers ultra codifié.



Lina Wertmüller



Affiches et portraits issus du film *Il mio corpo per un poker*, Piero Cristofani et Lina Wertmüller. Tout droits réservés à leurs ayants droit.

SAMIR ÉLIAS  
S'INVISIBILISER

[ÊTRE UN HOMARD, CRAINDRE LES SIRÈNES  
ET VOIR LES FANTÔMES]



Télévision. J'entends dire que les minorités sont invisibilisées. Ha ! J'ouvre le dictionnaire (oui, encore lui, on ne change pas une méthode qui marche à moitié), invisible : « qui n'est pas vu ». Très bien, sauf que dans la vraie vie, en tant que minorité, t'es pas invisible, t'es vu, cramé partout. Dans la rue, les flics te voient avant même que tu tournes la tête, les caméras te repèrent, à la campagne on te fixe derrière les rideaux comme si tu allais voler le chien du voisin. Bon, c'est vrai, je comprends ce qu'elle veut dire : sur les plateaux, les JT... hop ! Disparu pour le mieux, utilisés comme caution pour le pire. « Il faudrait qu'on se rende visibles » et pourtant, moi, j'ai toujours ce vieux refrain « profitons de l'invisibilité », soyons des ombres, insaisissables et invisibles. Le problème, c'est que dès que je mets un pied en manif, je suis pas une ombre. Je suis un gros panneau clignotant : « HEY ! VOICI UN CORPS À MATRAQUER ! ». L'invisibilité, c'est un luxe. Alors je me dis : peut-être qu'il faudrait abolir le mot. Arrêter de dire « les invisibles » et inventer un autre terme, genre les hyper-visibles-inmontrés. Non, trop long. Les phares humains ? Non, ça fait pub Renault. Bordel. Et si on arrêta de chercher ? Parce qu'au fond, qu'est-ce qu'on veut vraiment ? On veut vraiment être visibles dans leur cadre ? C'est-à-dire finir décor de plateau télé, servir de caution aux débats pourris « Et maintenant, le point de vue d'Abdel et du pauvre de service pour nous parler d'une réussite féministe : une femme au CAC40 ! Waouh ! » (applaudissements enregistrés). Lutter pour se retrouver dans la maison de l'opposant ? Non merci. Moi je veux qu'on rêve de tout péter, d'arracher le cadre, de foutre le micro en l'air jusqu'à ce qu'il explose. Moi, je rêve d'être invisible, je rêve que dans la rue, on ne me voit pas, parce que je suis de ceux qu'on n'affiche pas mais

qu'on regarde en premier. Les pauvres, les arabes, les queers. Je suis là, devant mon écran, il est tard, je bois de l'eau tiède parce que j'ai décidé un jour d'écrire plutôt que de gagner de l'argent. Et j'ai ce mot qui tourne en boucle : INVISIBLE INVISIBLE INVISIBLE. Ça fait presque mantra. Je ferme les yeux et bam ! Je vois un cortège de fantômes, sauf que leurs draps blancs sont tachés de gaz lacrymo. Ils avancent, ils chantent, et moi je me dis mais pourquoi des fantômes, encore ? Est-ce que j'ai pas déjà assez la gueule de cadavre en survie en survêt' pour qu'en plus mon imaginaire m'habille en mort-vivant ? À ce moment-là, j'entends une sirène au loin, une qui fait pimpon, pas une qui chante, enfin, les sirènes qui font pimpon chantent à leur manière, bref, je me dis que c'est peut-être pour moi, je me dis que les flics vont débarquer dans mon salon parce que j'ai osé écrire « péter le cadre » et que sait-on jamais, l'époque, mes amis, n'est pas des plus safes. Je regarde autour de moi, pas de sortie de secours, juste une fenêtre qui donne sur la cour. Est-ce que je saute ? Est-ce que je négocie ? Et si ce n'étaient pas les flics mais les ambulanciers, hein ? Ceux qui viennent pour te dire gentiment, comme dans ma dernière chronique : « Ça va bien se passer, mon petit père », avant de te shooter et de te foutre dans une chambre sans livres, dans un lieu pour te rendre véritablement invisible aux yeux de tous. Et là je panique, si je n'ai plus de livres, si je suis dans un asile, comment je fais pour rester visible ? Est-ce que je deviens invisible pour de bon ? J'imagine la scène : on ne m'enlève pas les lacets parce que depuis la dernière chronique j'ai décidé de ne plus en mettre, mais on me met quand même la camisole. Moi je hurle « Mais regardez-moi ! Je suis visible ! Trop visible ! » un voisin woke râle dans sa barbe imaginaire « Encore les invisibilisés qui trinquent. » Et là, bam, contradiction

absolue. Je suis à la fois surexposé et nié, clignotant et effacé. Schrödinger version minorité. Alors quoi ? Finalement, peut-être qu'on n'est pas invisibles, pas visibles, mais... translucides. On voit des choses à travers nous, mais on ne nous voit jamais nous. On est comme ces verres dépolis où tu distingues la forme sans voir le visage, c'est ça mon seul drapeau, moi qui pourtant leur dit merde à tous, j'ai beau dire merde à l'identité pourtant on me l'impose. Identité de verres dépolis. Bof, j'ai mieux, je repense à Nerval (encore lui, merde), au jour où il est sorti avec son homard au bout d'une ficelle. Tout le monde l'a vu. C'est peut-être ça. Je suis peut-être ça, un homard au bout d'une ficelle. Rouge, énorme, encombrant, que personne ne montre mais que tout le monde voit.

Je vais arrêter d'écrire sinon on va me la faire remonter, cette ficelle, et je finirai entièrement ficelé. Invisible ou pas, la camisole n'est jamais loin.

# RUBIS DIT :

Connectez-vous à la terre (*mais la terre souffre*) (*petite connection au ravage entre potes ?*)

Alignez vous à la fréquence de l'Univers (*l'univers veut la fin de l'économie-monde*)

N'accordez pas de temps à ceux qui ne vous accordent pas le leur (*accordez-leur un coup de pieds dans les parties*)

Libérez-vous des mauvaises personnes (*des grands sacs en plastique, un grand coffre, un grand lac... et hop !*)



# RUBIS DIT :

Ne faites confiance qu'aux actes (*un bon coup de langue en dit plus qu'un long discours*)

Ce que vous émettez, vous l'attirez ! (*émettez l'autonomie politique*)

Ton corps est un temple, honore-le (*nique la loi Duplomb*)

Sois positif et ta vie sera sous ce signe (*pourrait-on dire aux porteurs de MST*)

Visualise ta vie idéale et invoque la par la pensée  
(*puis mets ta cagoule, et jette ce caillou*)

Lâche prise et laisse la vie faire. (*Comme je le dis à mon patron dans mes rêves, ses pieds dans le vide, sa main sur la gouttière*)





AVERTISSEMENT : toute violence ou action évoquée dans cette rubrique est imaginaire et figurative (corps jetés dans le lac, patron qu'on pousse dans le vide). Ne pas tenter chez vous. Ou alors, sans laisser de trace que ce texte a pu vous inspirer.

C'EST PAS TOI, C'EST JUSTE QUE NOTRE  
COUPLE EST UN MICRO-DISPOSITIF DE  
BIOPOLITIQUE, TU VOIS ?

JURE !!



# IV



CHEMS BAKKALI  
« KOULI, KOULI,  
KOULI BENTI »



## *Bismillah*

au commencement,  
il y avait  
Jedda<sup>1</sup>

ses pieds enflés  
et sa pauvreté  
d'astre

des heures, elle pelait les légumes,  
lavait la viande au vinaigre,  
rinçait les figues et chaque grain du raisin, que le poison dégorge  
et les chebbakias prenaient leur bain de miel

des heures  
et elle n'en mangerait rien  
c'était une servante,  
et c'était son triomphe  
au Ciel

elle me disait : « kouli, kouli, kouli benti »<sup>2</sup>  
de sa générosité agressive  
et je m'efforçais de m'inventer  
une faim d'adolescence  
à me gaver de ses fruits pour l'honorer  
la chair de l'agneau encore coincée entre les dents  
et les gencives

ainsi, Jedda m'apprit  
à n'avoir que des canines

au commencement, il y avait Jedda  
sa langue que je ne comprenais pas  
et son Dieu étrange

pour qui elle aspirait à coudre  
son front au sol

on raconte que le Prophète ﷺ priait la nuit jusqu'à ce que ses pieds enflent

un jour de jeûne,  
Jedda me demanda de tirer la langue  
elle voulait y voir le dépôt blanc, la preuve de ma faim d'Allah  
mais ma langue  
était rose et luisante  
j'avais huit ans et j'étais fière d'être un être doué de raison  
Jedda caressa mon épaule en disant :  
« miskina<sup>3</sup>, il n'y aura pour toi que l'Enfer »  
tout était déjà détruit  
il n'y avait déjà plus de moineau ici, dans ce ciel stérile  
sauf ceux qui venaient se poser sur son dos prosterné  
dans son immobilité de tronc d'arbre chute<sup>4</sup>  
sauf ceux qui aboient encore au fond de nos affaires de familles

on raconte que lorsqu'il était prosterné et que sa petite-fille montait sur son dos,  
le Prophète ﷺ ne se relevait qu'une fois qu'elle en descendait

au commencement, était  
le crachat sacré de ma grand-mère  
ses bisous humides et mes joues qu'elle retenait  
ma morve d'enfant qu'elle essuyait de ses doigts  
la moiteur de notre intimité  
qui n'a peut-être jamais existé  
car ce monde m'a élevée à la trahir

vingt ans plus tard, je bois le thé sur la place de l'Istiqlal<sup>5</sup>  
et je recense mes nuits blessées et mes conquêtes sales  
pour obtenir de ceux qui me la refusent  
mon humanité  
c'était une perte, pas un gain

un bout de pain ne s'emprunte pas  
 je corrige les siècles passés  
 à tenter de me désunir du règne animal  
 je réclame  
 le chant du muezzin et l'homme qui interrompt son travail pour prier  
 je réclame ma petite délinquance et ma tristesse clandestine  
 je réclame l'obéissance  
 aux parents  
 et le fantôme de Jedda qui m'ouvre la bouche de force  
 pour vérifier que  
 j'ai jeûné car tout ici se détruit  
 et je sais que personne ne viendra pour enterrer les morts au sud  
 et que désormais,  
 lâches,  
 nous appuyons notre foi et  
 nous fondons nos espoirs sur le tempérament vengeur de la terre  
 l'apocalypse cache nos rêves  
 de destruction  
 je m'incline  
 dans l'air moisi de leurs langues et de leurs ancêtres colons  
 cette langue est aussi la mienne, qui m'assassine  
 et le mendiant assis sur ce sol stérile  
 ressemble à mon père  
 ma rage est exemplaire  
 Jedda m'a appris à n'avoir que des canines

maintenant, j'ai huit ans  
 et je suis sur son dos comme sur un cheval à bascule  
 elle me chante une berceuse  
 qui profane ma langue  
 et qui sera, à l'avenir, mon souvenir  
 splendide et révolutionnaire

« nini ya moumou 7atta ytib 3chana ou ila ma tab 3chana yTib 3cha jiranna.  
 nini ya moumou 7atta tji 3andou mou boubou falmidiya 9aqa fassiniya »

« Dors, mon bébé, jusqu'à ce que le repas soit cuit. Et s'il n'est pas cuit, celui des voisins le sera, dors mon bébé, jusqu'à ce que ta mère arrive. Le pain est sur la table et les bonbons sont sur le plateau »

je suis ce qu'ils croient que je suis  
je suis un enfant ingérable  
je suis un animal  
et je crois en la fin de ce monde

*Al-Hamdoulillah*

---

<sup>1</sup>« Grand-mère » en arabe.

<sup>2</sup>« Mange, mange, mange ma fille », en darija marocain.

<sup>3</sup>« pauvre de toi », en darija marocain et autres langues arabes.

<sup>4</sup>Hadith rapporté par Al-Amash : « Lorsque Ibrahim At-Taymi se prosternait, les oiseaux venaient se poser sur son dos, comme s'il était un tronc d'arbre tombé à terre »

<sup>5</sup>L'Istiqlal est un parti marocain fondé sous la domination de celui qui s'est nommé « protectorat », à savoir le pouvoir colonial français, en vue d'obtenir l'indépendance marocaine.

# SACHA ZAMKA

## QUATRE TEXTES



## POUSSIÈRE

dans l'apprentissage de vivre  
dans l'enseignement d'exister  
des yeux s'ouvrent  
à des rayons solaires  
qui aveuglent  
et éclairent

vais-je redevenir poussière ?

le labyrinthe est infini  
le chemin est inachevé

et je n'ai d'autre vérité  
que mon souffle  
et ma respiration

AMOUR

par les ronces et les pavots  
de la mémoire

je m'égare  
à la recherche  
d'écorchures  
et d'effleurements

jusqu'à atteindre  
ce monde  
dont le nom est dévotion

je veux n'agir que par amour

infinement heureux  
et infinement triste

comme un enfant

## AUTREMENT

autrement que tristesse  
autrement que regret

l'enfance est en moi  
avec  
ses anges sans dieu  
et ses oiseaux sans destin

le vent souffle sur ma poitrine  
et je respire

initié par des signes  
sans origine

un langage  
que j'ignore  
et qui me reconnaît



## ENFANCE

dernier regard  
dernier aveuglement  
j'ai soif  
de larmes divines  
et de larmes humaines

comment redevenir enfant ?

temps et éternité  
tournoient

au coeur du labyrinthe  
de ce que je suis  
et de ce que je serai

mes yeux se ferment  
sur des souvenirs  
que je n'ai pas vécus

dois-je dire au revoir  
ou dois-je dire  
adieu ?

## Y'A PAS MALDONNE

Y'a pas maldonne : CORTÈGE est en participation libre. Nous considérons qu'il est essentiel que ce projet reste accessible à tous – aux adolescents, aux personnes en situation précaire, bref à celles et ceux qui ne peuvent se permettre de déboursier ne serait-ce qu'un sou dans ce que l'on appelle culture.

Pour ceux qui le peuvent, vous pouvez régler ce numéro par virement en nous contactant à : [editionscontresort@gmail.com](mailto:editionscontresort@gmail.com). Il est également possible de soutenir régulièrement notre travail, par exemple sous forme d'abonnement – juste ici : <https://fr.liberapay.com/revuecortege/>